

Songes d'une nuit mythique *Le Sud* de Fernando Solanas

Gérard Grugeau

Numéro 39-40, automne 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22215ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (1988). Compte rendu de [Songes d'une nuit mythique / *Le Sud* de Fernando Solanas]. *24 images*, (39-40), 24–25.

LE SUD

de Fernando Solanas

SONGES D'UNE NUIT MYTHIQUE

par Gérard Grugeau

«Si la mort s'y balade avec l'humour en bandoulière, c'est peut-être parce que le tango aura permis à l'homme argentin de dépasser le tragique de sa condition»



«**I**nventer une poétique du risque»: telle semble être la démarche profonde qui caractérise le cinéma du réalisateur argentin Fernando Solanas. Après *Tangos, l'exil de Gardel*, *Le Sud* fait implorer à son tour avec bonheur les conventions dramatiques du réalisme cinématographique pour explorer les voies périlleuses d'un langage libre dont l'essence serait l'image poétique mise au service d'une liturgie théâtrale. Liturgie théâtrale qui, comme chez d'autres authentiques auteurs, se propose d'intégrer différents modes d'expression artistique, en l'occurrence ici la musique et la chorégraphie.

Ce désir de privilégier le mélange des genres, *Tangos* le revendiquait déjà avec vigueur. Dans le Paris de la fin des années 70, les créateurs argentins en exil parlaient: «d'opposer la fantaisie de la vie à toutes les spéculations intellectuelles, de lutter contre l'imitation et la bureaucratie de la création, de jeter au panier tous les canons de l'esthétique, quitte à risquer la laideur pour atteindre la beauté».* C'est encore aujourd'hui cet appel au désordre et au caprice qui donne tout son sens à la démarche artistique caractérisant une œuvre comme *Le Sud*.

Plus abouti que *Tangos*, *Le Sud* renoue avec la thématique douloureuse de l'exil. Alors que *Tangos* se terminait sur le retour à la patrie tant rêvée, *Le Sud* s'attache à l'histoire d'un prisonnier politique qui recouvre la liberté à la chute de la dictature en 1983, après cinq années de détention et d'«exil intérieur». Débute alors pour Floréal une longue nuit d'errance dans un Buenos Aires allégorique où l'homme dépossédé devra apprendre à réapprivoiser sa ville, de même qu'à reconstruire l'amour qui le lie à sa femme, Rosi.

Ce retour à la bien-aimée, symbole du pays et de la terre, Floréal le redoute autant qu'il le désire ardemment. Pour Solanas, ce retour prend aussi valeur de métaphore: celle d'un peuple qui émerge du long sommeil léthargique de la dictature et qui hésite, hagard, entre la peur et l'espoir à l'aube d'une ère nouvelle. Chant d'amour serti dans un espace qui défie le temps, *Le Sud* devient le point cardinal de la mémoire, une invitation au voyage entre passé et présent, rêves individuels et utopies collectives.



Floréal et Rosi se retrouvent (Miguel Angel Sola et Susu Pecoraro)

Comme dans *Tangos*, le précédent film de Solanas, c'est le bandonéon nostalgique d'Astor Piazzola qui anime le théâtre des souvenirs de cette nuit mythique propice à l'introspection. L'œuvre tout entière vibre aux accents déchirants du tango, éloquent point d'ancrage de l'identité culturelle argentine et langage musical universel. Jusqu'au titre du film – *Le Sud* – qui fait écho à l'un des plus célèbres tangos argentins du même nom, lancinante mélodie qui scande les amours mortes et le passage du temps.

Le Sud dans l'esprit des Argentins a toujours été lié à un projet de développement national qui exprime les aspirations du peuple et la participation de celui-ci à la démocratie. C'est aussi, comme le souligne Solanas «un vieux rêve né avec l'indépendance qui visait à la création d'une Amérique latine unifiée». C'est encore et surtout la résistance au Nord et à ses modèles dominants. Pour Solanas, cette résistance ne se vit pas uniquement en termes économiques. Elle est également l'élément moteur de l'aventure esthétique d'un cinéaste viscéralement attaché à ses

racines culturelles.

Contrairement à l'émouvant *Made in Argentina* de Juan José Jusid (FFM 1987), *Le Sud* opte pour le récit non conventionnel. Il se veut un film à contre-courant. Métamorphosant la nuit en une immense scène de théâtre, Fernando Solanas joue à fond la carte de la stylisation. Il soumet sa mise en scène à un certain nombre de conventions dramatiques propices à la cristallisation des souvenirs et des fantômes du passé, papiers abandonnés au vent rappelant l'effervescence de la campagne électorale qui précéda la chute de la dictature, architectures et lieux aux superbes qualités expressionnistes, orchestre commentant le déroulement du récit, éclairages bleutés sous lesquels la vie et la mort s'enlacent dans un tango sans fin. Brisée, la structure narrative oscille entre un présent stylisé – encore à naître donc intraduisible en termes d'images réalistes – et un passé aux contours flous, soumis au crible de la mémoire.

Malgré d'indéniables longueurs et un recours aux artifices que certains trouve-

ront excessifs, la poésie s'installe à l'écran, transformé pour l'occasion en un fascinant «café des rêves» que cernent des rues «pleines d'absence». Et, si la mort s'y balade avec l'humour en bandoulière, c'est peut-être parce que le tango aura permis à l'homme argentin de dépasser le tragique de sa condition. Au petit matin, Floréal et Rosi seront réunis au-delà de la peur et de la haine, dans un pays où les utopies auront retrouvé les chemins du Sud. Pour sa part, Fernando Solanas aura surmonté le choc du réel de son retour en Argentine et exorcisé, par voie de création, les aubes blanches des exilés guettés par l'amnésie. ●

* Juan Uno dans *Tangos, l'exil de Gardel*

SUR

Argentine 1988. Ré. et scé.: Fernando Ezequiel Solanas. Ph.: Félix Monti. Mont.: Juan Carlo Macias, Pablo Mari. Mus.: Astor Piazzola. Int.: Susu Picoraro, Miguel Angel Sola, Philippe Léotard. 129 min. Couleur.